



verlag die brotsuppe

MISCHA DICKERHOF

DONNERSTAG ABEND

JEUDI SOIR

THURSDAY EVENING

verlag die brotsuppe



LA SCÈNE DU COMMERCE OU L'ART DE LA PROMISCUITÉ

PAR ALAIN «GONZO» MEYER

Une portion de la rue Basse puait jadis l'odeur des fondues au fromage avalées à la pelle au Commerce, repaire aux murs soigneusement jaunies de jus de cigarette déversé quotidiennement et qui aurait rendu aujourd'hui fou n'importe quel bobo de tendance évangéliste. Le «cheese power» régnait en maître avant qu'un bar à tapas n'entrouvre la porte à d'autres effluves. On «jassait» aussi au Commerce. Dans cet antre aux fondations moyenâgeuses où les assiettes parvenaient du premier étage à la salle à manger à un rythme soutenu au moyen d'un passe-plats habile. La «chäsfondue» y était supposée la meilleure à la ronde. L'aboutissement pour tout troquet qui se respectait dans cette vieille ville de Bienne.

De l'autre côté de la place, à 20 mètres, le Saint-Gervais – le «Singe» – reflétait la tendance gauchisante de la cité. Les socialistes, les prémices de ce qu'allaient devenir les écologistes, quelques bardes restés scotchés à des substances douteuses, des intellectuels et des pseudo-intellectuels, des profs, des étudiants en arts graphiques et des étudiants de toutes tendances confondues, des journalistes, des brocanteurs, des artistes, des gens de passage, des recalés, des alternatifs AOC, tout ce joli monde caquettait dans un lieu qui transpirait la vie, des reformulations du monde et des révolutions en coulisses. Et parfois, après plusieurs coups de blanc enfilés comme des rituels, la gauchitude anarchisante partait se sustenter en face en hoquetant sa vinasse... chez les Bünzli du Commerce. Mais voilà qu'un jour, au changement de locataire, le bistrot le plus «cheese compatible», puis le plus «tapas compatible» de Bienne, s'est attribué des vertus d'havre de petite contestation et de tripot d'une jeunesse détendue.

Le monde avait changé et les lieux s'étaient métamorphosés. Sur la scène microscopique du «Com», où la «Volksbühne»

locale bataillait en son temps à coups de fourchettes autour d'un caquelon, se projette tous les jeudis soirs depuis près de quinze ans, qu'il neige ou qu'il vente, sans que la «Kulturpolizei» n'y prenne garde, un reflet de ce que la Bienne alternative a toujours défendu : la prise en charge de lieux par des esprits ouverts pour affirmer l'expression et la diffusion la plus large des idées, des musiques, des philosophies de vie.

Le Commerce respire l'amour des bonnes musiques et un esprit punk encore bien remuant. Mais que doit se dire le «musicco» des conditions techniques dans un lieu qui a tellement dû absorber au fil du temps du vacherin et du gruyère? Un conseil : il convient de ne pas trop bouger son cul sur la scène, sur les 2,5 m² de ces planches devenues mythiques, aussi parce que certains soirs de bringue des *big bands* de cinq, six, parfois sept musiciens, s'y agglutinent comme des sardines en mélangeant leurs sels, en se bavant dessus, en se marchant sur les pieds, en plantant par mégarde le manche d'une guitare dans l'oeil d'une bassiste. Récupérer par exemple son plectre qui a giclé après un riff trop appuyé de guitare peut ressembler à un exercice de contorsionniste. Et cetera.

Ce que nous apprend le contact physique avec la scène du Commerce relève de l'apprentissage de la promiscuité. L'exercice vaut pour tout le monde. Pour les petits comme pour les gros. Sur un espace aussi limité, il faut savoir composer non seulement avec son physique mais – et sans s'énerver – aussi avec la morphologie des autres. Il faut aimer l'autre, ce qui est parfois beaucoup demander. Mais pensez-vous que les Beatles et les Stones n'ont pas débuté leurs carrières de la même façon, finissant par se postillonner dessus dans des caves insalubres? Ainsi est né le rock et ainsi mourra-t-il. Dont acte. Chaque jeudi soir, nous assistons à un assemblage corporel chaque fois différent, chaque fois plus ou moins hétéroclite, sur une surface restreinte où un Rubik's Cube humain s'incruste dans l'art déco maison. Et lorsqu'un artiste se présente en solo, il paraît tout petit, petit, petit.

DIE BÜHNE DES COMMERCE ODER DIE KUNST DER TUCHFÜHLUNG

VON ALAIN »GONZO« MEYER
(ÜBERSETZT VON YLA M. VON DACH)

Ein Teil der Untergasse roch einst streng nach den Käsefondues, die man im Commerce scheffelweise verschlang. Die Wände der Spelunke hatte man mit dem täglich versprühten Zigarettensaft, der heute jeden beliebigen Wohlstandsbürger mit Evangelisierungsdrall wahnsinnig machen würde, sorgfältig vergilbt. Die »Cheese-Power« herrschte unumschränkt, bis eine Tapas-Bar das Tor zu anderen Küchenwohlgerüchen aufstieß. Man jasste auch im Commerce, in diesem Refugium mit mittelalterlichen Grundfesten, in dem die Teller in nicht nachlassendem Tempo über eine clevere Durchreiche aus der ersten Etage in den Speisesaal gelangten. Das »Chäsfondue« galt als das beste weit herum. Ein Bombenerfolg für jede Kneipe in dieser Bieler Altstadt, die etwas auf sich hielt.

Auf der anderen Seite des Platzes, 20 Meter entfernt, widerspiegelte das »Saint-Gervais«, das »Singe« die politisch linken Trends der Stadt. Die Sozialisten, die Anfänge dessen, was zu den Grünen werden würde, ein paar Barden, die an zweifelhaften Substanzen kleben geblieben waren, Intellektuelle und Pseudo-Intellektuelle, Lehrer, Studenten der Schule für Gestaltung und aller anderen Richtungen durcheinander, Journalisten, Trödler, Antiquitätenhändler, Künstler, Durchreisende, Durchgerasselte, A.O.P.-Alternativler, diese ganze kleine Welt schwatzte da an einem Ort, der aus allen Poren Lebendigkeit, Neuformulierungen der Welt und Backstage-Revolutionen ausschwitze. Und manchmal, nach ein paar wie in einem Ritual eins nach dem andern hinuntergeleerten Gläschen Weißen, zog die anarchisierende Linkigkeit ein Haus weiter ..., um sich mit ihrer billigen Alkohol-Fahne bei den Bünzlis im Commerce zu stärken. Indes kam der Tag, beim Mieterwechsel, da sich die »cheese-kompatibelste« Kneipe, dann die »tapas-kompatibelste« Beiz Biels die Tugenden eines Zufluchtsorts für Kleinproteste und der Spielhölle für eine lässige Jugend zuerkante.

Die Welt hatte sich verändert, die Lokalitäten sich verwandelt. Auf der mikroskopisch kleinen Bühne des »Com«, wo sich seinerzeit die lokale »Volksbühne« mit Gabeln rund um ein

Caquelon ihre Schlachten lieferte, zeichnet sich nun seit fünfzehn Jahren, ob es schneit oder stürmt und ohne dass die »Kulturpolizei« darauf achten würde, jeden Donnerstag ein Abbild dessen ab, was das alternative Biel immer vertreten hat: die Übernahme der Lokalität durch offene Geister, die dafür sorgen, dass hier Ideen, Musikstile, Lebensphilosophien zum Ausdruck kommen und möglichst weite Verbreitung finden können.

Im Commerce atmet alles nur Liebe zur guten Musik und einen noch spritzlebendigen Geist des Punks. Doch was soll sich der »Musico« an einem Ort, der im Laufe der Zeit dermaßen viel Vacherin und Greyerzer hat absorbieren müssen, zu den technischen Bedingungen hinter die Ohren schreiben? Einen guten Rat: Es ist von Vorteil, wenn man auf der Bühnen seinen Hintern nicht allzu sehr herumruckt auf diesem 2,5 Quadratmeter großen Podium, das auch deshalb zum Mythos geworden ist, weil sich an gewissen Zechabenden Big Bands von fünf, sechs, manchmal sieben Musikern darauf zusammenpferchen wie Sardinen, ihr Salz miteinander vermischen und übereinander hereinsabbern, sich auf die Füße treten und aus Versehen einen Gitarrengriff ins Auge einer Bassistin bohren. Sein Plektron wieder zu ergattern, das nach einem etwas zu heftig betonten Riff auf der Gitarre, weggespickt ist, kann der Übung eines Schlangemenschen gleichkommen. Undsoweiter.

Was uns der Kontakt mit der Szene des Commerce lehrt, hat mit dem Erlernen der Tuchföhlung zu tun. Die Übung gilt für alle. Für die Kleinen wie für die Dicken. Auf so begrenztem Raum gilt es nicht nur mit seinem Körper, sondern – ohne sich zu nerven – auch mit der Morphologie der anderen gütlich zurechtzukommen. Man muss den Anderen mögen, und das ist manchmal viel verlangt. Doch glauben Sie, dass die Beatles und die Stones nicht genauso angefangen haben? Indem sie sich in heruntergekommenen Kellern schließlich mit Speicheltröpfchen besprühten? So wurde der Rock geboren, und so wird er sterben. Das sei ein für allemal gesagt. Jeden Donnerstagabend nehmen wir auf einer begrenzten Fläche, auf der ein menschlicher Rubik's Cube sich in den hauseigenen Art déco einnistet, an einer jedes Mal verschiedenen, jedes Mal mehr oder weniger bunt zusammengewürfelten Körper-Assemblage teil. Und wenn ein Künstler sich Solo präsentiert, dann erscheint er ganz klein, so klein, winzig klein.

THE CAFÉ DU COMMERCE,
OR THE ART OF CLOSE CONTACT

BY ALAIN “GONZO” MEYER
(TRANSLATED BY ALTA L. PRICE)

Parts of one particular alley in Bienne once reeked of the cheese fondue people devoured at the Café du Commerce. Its walls had been so thoroughly yellowed by the “cigarette juice” it was perpetually steeped in that today’s well-heeled citizens would certainly have been driven mad, or at least railed against it. This “cheese power” reigned supreme until a tapas bar opened, ushering in the scent of other cuisines. People also chit-chatted and played cards at “the Com”—as this refuge built upon medieval foundations was affectionately known—where plates were served at a steady clip through a clever dumbwaiter connecting the second floor to the dining room. Its *chäsfondu* was considered the best around, achieving a success every bar in the old town aspired to.

On the other side of the square, a mere 20 meters away, stood the Saint-Gervais—a “copycat”—which reflected the city’s left-leaning politics. The Socialists, the beginnings of what would soon become the Green Party, a few old bards still clinging to their dubious substances, intellectuals and pseudo-intellectuals, teachers, art-school students, generally confused students, journalists, junk-shop owners, antique dealers, artists, transients, rattled ramblers, staunchly alternative types ... a whole little world gathered to gossip in this place whose every pore emanated a spirit of liveliness, reformulated perspectives, and backstage revolutions. Sometimes, after ritualistically downing several glasses of white wine one after another, the anarchically inclined lefties rolled right down the street ... to fortify themselves and fly their cheap alcoholic flag in the face of the petty-bourgeois *Bünzlis* at the Com. But then one fine day its ownership changed, and Bienne’s formerly “most cheese-compatible” bar turned “most tapas-compatible” bar was given the consolation prize of becoming a refuge for small-scale protests before morphing into a gambling dive frequented by young slackers.

The world had changed, and its bars had, too. Once upon a time the microscopic stage of the Com had been a local theater

of sorts where people waged back-and-forth battles, wielding forks around the fondue pot. But for the past fifteen years or so—rain or shine, and without the local “culture police” even having noticed—each Thursday the place has metamorphosed into a reflection of what alternative Bienne has always stood for: it’s occupied by free spirits who help ensure that vastly different ideas, musical styles, and philosophies can be fully expressed and find as broad an audience as possible.

At the Com, everything and everyone exudes a love of good music and a vivid-as-ever punk spirit. So what can be said from a music-lover’s point of view regarding the technical and acoustic conditions of a place that, over the years, has had to absorb so much vacherin and gruyère? A word of advice: you’d best not move your ass too much onstage. Like its venue, this 2.5-square-meter platform has also become legendary, because on big nights bands of five, six, sometimes even seven musicians pack in there like salty sardines, sweating and slobbering on each other, trampling on one another’s toes and accidentally ramming a guitar handle into the bassist’s eye. Guitarists start to look like contortionists as they try to retrieve a pick that’s flown off after a slightly overextended riff. And so on.

What those of us who came into contact with this scene learned from it has everything to do with knowing how to act in close contact. It’s something everyone, young and old alike, should practice. In such confined space you learn to cope not only with your own body, but with others’ bodies, too—without getting on your own or anyone else’s nerves. You have to like and even love others, and sometimes that’s a tall order indeed. But don’t you think the Beatles and the Stones got their start the same way? By showering one another in droplets of spit spewed out in rundown basements? That’s how rock was born, and that’s how it’ll die. Duly noted. Every Thursday evening, in this confined space, we take part in a variable corporeal composition—each time the bodies are different, each time they’re more or less colorful—wherein a human Rubik’s cube is nestled into an art déco building. And if an artist takes the stage solo, they seem small, oh so small, teeny-tiny.



SO NAH UND DOCH SO FERN

VON SABINE HAUPT

Wie gern wäre ich dabei gewesen! Das ist das erste Gefühl, das mich befällt, wenn ich die Konzertphotos aus dem »Café du Commerce« betrachte. Diese Bilder machen mich melancholisch. Natürlich hat das in erster Linie mit mir selbst zu tun, mit dem Gefühl, niemals zur richtigen Zeit am richtigen Ort zu sein: immer schon weg oder noch nicht da, wenn's endlich los geht, wenn sich die »Szene« trifft, coole Typen, an coolen Orten mit cooler Musik, genau im richtigen Moment am passenden Ort, zum Beispiel im Bieler »Café du Commerce« zu einem Konzert von »Chaos Calme«, »Belly Hole Freak« oder »Henry Popcorn«.

Doch wenn ich weiter darüber nachdenke, mir einzelne Photos ein zweites und drittes Mal anschau, merke ich, dass diese Melancholie auch mit den Bildern zu tun hat. Es ist die Machart dieser Photos, genauer: ihre sehr spezielle Ästhetik, die bei mir ein Gefühl von Verlust erzeugt. Eine emotionale Resonanz, die mit Erinnerungen, verlorenen Orten und Zeiten zu tun hat. Aus einem der Musikerporträts (ich glaube, es ist die Formation »Hund & Schwein«) springt mir plötzlich Frank Zappa entgegen (oder ist es Alice Cooper?), bei anderen muss ich an erste Knutschereien im Partykeller (so hieß das damals ...) einer Schulfreundin denken.

Die Konzertphotos von Mischa Dickerhof aber sind brandaktuell, entstanden in den Jahren 2015 bis 2018. Die Aura der Vergangenheit ist hier nur fingiert, die Melancholie ein Ergebnis künstlerisch-ästhetischer Verfahren. Walter Benjamin hat das rätselhafte, eigentlich unerklärliche Bildphänomen der »Aura« als »einmalige Erscheinung einer Ferne, so nah sie sein mag« definiert. Dabei ging es ihm nicht nur um räumliche Ferne. Denn hier im Café du Commerce steht und sitzt ja alles eng und hautnah beieinander; man sieht den Atem und den Schweiß der MusikerInnen, blickt quasi ins offene Maul der Musik, wenn der Sänger fast das Mikro verschluckt oder den Mund aufreißt, als wolle er Edvard Munchs berühmte Lithografie »Der Schrei« nachstellen.

Nein, an Nähe fehlt es nicht: Saxophon und Klarinette glänzen porzentief, während das Schlagzeug im Lichtkegel zu brennen beginnt. Dann wieder verdeckt der Schatten einer Bassstrommel

oder eines Beckens die halbe Bühne. Großaufnahmen, Zooms auf einzelne Notenblätter, auf Ohrringe, Biergläser und Tattoos vermitteln den Eindruck von Intimität. Und doch erscheint alles wie entrückt. Man möchte nach dem glänzenden Metall und seinen Schatten, nach Lichtern und Gesichtern greifen, die schönen oder skurrilen Gestalten berühren, die stumme Musik lautstellen, ins Bild hineinsteigen, dabei sein.

Einzelne Photos suggerieren Bewegung und Dynamik, als könnten Stimmen, Geigen und Gitarren ihre Schwingungen tatsächlich ins Bild übertragen. Manchmal tun sie das auch. So machen längere Belichtungszeiten Gesten und Bewegungen sichtbar, indem sie – wie auf Comic-Zeichnungen – Streifen und Bewegungsspuren erzeugen. Damit rücken nun die technischen Aspekte in den Blick. Denn die melancholische Aura dieser Photos hängt natürlich auch damit zusammen, dass hier ausschließlich schwarzweiß fotografiert wurde, dass viele eine extrem grobkörnige Auflösung besitzen, geringe Schärfentiefe, lange Belichtungszeiten, scharfe Kontraste und meist eine ziemlich eigenwillige Cadrage, die niemals die Zentralperspektive wählt, sondern immer etwas schräge Akzente setzt, Gegenstände und Gesichter verdeckt, Szenen rahmt oder aus der Schlüssellochperspektive fotografiert. Die genauen räumlichen Verhältnisse bleiben unklar. Die Betrachterin schwebt in einer Art abstraktem Nirgendwo, in dem Stoffe und Metall, Haare, Haut und Holz zu einem stummen Klangraum verschmelzen.

In der 180-jährigen Geschichte der Photographie bedeutet Schwarzweiß alles Mögliche. Seine semantischen und semiotischen Funktionen sind breitgefächert, widersprüchlich, vielfältig. Milchig verschwommene Grautöne erinnern an die Frühzeit des Mediums, an den gespenstischen Nebel auf alten Daguerreotypen. Doch Schwarzweiß steht auch für das Faktische und Dokumentarische, für kühle Eleganz oder – wie hier – für eine trashige, punkige Gegenkultur, die gegen den schönen Schein antritt, gegen das marktschreierische Tamtam der bunten Bilder und das allzu gepflegte und geordnete Ambiente wohltemperierter Konzertsessel. Eine Kultur des Unpräzisen, Unfertigen, des Freien, Kleinen, Intimen, Autonomen, des Schmutzigen und Versteckten. Doch auch das ist keine Konstante, auch hier gibt es Brüche. Denn sobald der Photograph den diffusen Innenraum verlässt und auf die Straße tritt, beginnen seine Bilder zu leuchten. Jetzt wird es ein bisschen festlich, sonnig, klar

und hell. Aus dem schummrigen Keller ans Tageslicht! Im Hintergrund lockt die wunderschöne Altstadt von Biel mit ihren Stiegen und Treppen, Bögen und Säulen, als wär's ein alter Stich von Piranesi. Manche Bilder erinnern mich an das Werk der Schweizer Photographin Catherine Ceresole, die in den 80er und 90er Jahren die New Yorker Underground-Musikszene photographierte. Doch die Bilder von Mischa Dickerhof sind intimer, verhüllter, geheimnisvoller.

Kunst heißt übersetzen: Musik und Bewegung in stumme, statische Bilder, eine Atmosphäre, einen Geruch, eine Stimmung, ein Gefühl in Worte. Mit Zauberei hat das nichts zu tun, sondern »nur« mit ästhetischem Kalkül und mit der unglaublichen, synästhetischen Plastizität unseres Gehirns, das jeden Sinesindruck augenblicklich mit Bekanntem und Vergangenen abgleicht, Ähnlichkeiten erkennt, Analogien herstellt und in der Phantasie weiterspinn.

Dem unberechenbaren Zufall ein »Punktum« zuordnen, so definierte Roland Barthes sowohl die Kunst der Photographie wie auch die Kunst der photographischen Betrachtung. Den einen besonderen Moment herausgreifen, in dem ein ganz spezielles Detail, eine ungewöhnliche Sicht auf den Raum sich symbolisch entzündet. Das Barthesche »Punktum« ist aber noch mehr, es ist das blitzartige Erkennen der Vergänglichkeit. Sobald ich etwas »ablichte«, fällt es dieser anheim: Das Abgebildete wird gewesen sein. Mein ganz persönliches Punktum beim Betrachten dieser Großaufnahmen sind die schwebenden Körper, die in unnennbare Ferne entrückten, die ekstatischen Gesichter: geschlossene Augen, offener Mund, strahlende oder gefletschte Zähne, gespitzte Lippen, hüpfende Trommelschlägel, eine triumphierend in den Himmel gereckte Trompete, das fest umklammerte Mikrofon, die an den Körper gepresste Gitarre. Sie alle werden gewesen sein. Und ich war wieder nicht da.

SI PROCHE, SI LOIN

PAR SABINE HAUPT (TRADUIT PAR YVES RAEBER)

J'aurais tant aimé y être! Voilà ce qui me saute aux yeux en regardant les photographies des concerts au «Café du Commerce». Ces images me rendent mélancolique. Naturellement, cela a d'abord à voir avec moi-même, avec le sentiment de n'être jamais au bon endroit, au bon moment: quand ça se met vraiment à chauffer et que la «scène» – les types cool, les lieux cool, la musique cool – se retrouve au bon endroit au bon moment, par exemple au «Café du Commerce» à Bienne pour un concert de «Chaos Calme», «Belly Hole Freak» ou de «Henry Popcorn», je ne suis pas encore là ... ou déjà repartie.

Mais plus j'y réfléchis, en regardant certaines des photos d'un peu plus près, plus je constate que cette mélancolie est aussi liée aux images elles-mêmes. La facture de ses photographies, ou plutôt leur esthétique particulière, déclenche en moi le sentiment d'une perte. Une résonance affective liée à des souvenirs, à des temps et des lieux perdus. Un des portraits de musicien fait resurgir Frank Zappa (ou est-ce Alice Cooper?), d'autres encore me rappellent mes premières boums (on disait comme-cela à l'époque) dans le sous-sol d'une amie.

Par contre, les photos de Mischa Dickerhof prises entre 2015 et 2018 paraissent flambant neuves. L'aura du passé est seulement fictive, et la mélancolie devient le résultat d'un procédé esthétique et artistique. Walter Benjamin a défini «l'Aura», ce mystérieux et inexplicable phénomène visuel, comme «l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il». Il ne s'agissait pour lui pas uniquement d'une distance spatiale. Car au Café du Commerce, on est tous assis les uns sur les autres; respiration et sueur des musicien(ne)s se voient et se sentent, et quand le chanteur avale presque son micro ou ouvre sa bouche comme s'il voulait nous rappeler «Le Cri» de la célèbre lithographie d'Edvard Munch, on est, quasiment, devant le trou béant de la musique.

Non, la proximité est de mise: le saxophone et la clarinette brillent de tout leur éclat, alors que la batterie s'enflamme sous les projecteurs. La moitié de la scène est soudainement plongée dans l'ombre de la grosse caisse ou des cymbales. Plans serrés et zooms sur partitions, boucles d'oreilles, chopes de bières et tatouages créent de l'intimité. Et pourtant, tout paraît enchanté.

On aimerait prendre le cuivre et ses ombres, les lumières et les visages dans ses mains, toucher les créatures bizarres, mettre du son sur l'image, entrer dans le tableau. Y être, quoi!

Parmi les photos, certaines évoquent le mouvement et la dynamique, comme si les voix, les violons et les guitares pouvaient transmettre leurs vibrations à l'image. Et pourquoi pas! Par l'allongement du temps d'exposition, les gestes et mouvements apparaissent sous formes de striures ou de traces, un peu comme dans une bande dessinée. Ce qui met en évidence les aspects techniques. Car l'aura mélancolique de ces photos provient aussi du fait que tout est exclusivement pris en noir et blanc, que la résolution est faible, la profondeur réduite et le temps d'exposition long, les contrastes forts, et que le cadrage très personnel de l'artiste, refusant la perspective centrale, cache les objets ou les visages, encadre les scènes ou opte carrément pour une perspective de voyeur. La configuration précise de l'espace n'est pas complètement définie et le regard flotte dans une espèce de «nulle part» abstrait, dans lequel tissus et métaux, cheveux, peau et bois s'amalgament en un espace sonore muet.

A travers les 180 ans d'existence de la photographie, le noir et blanc a revêtu toute sorte de significations. Le champ de ses fonctions sémantiques et sémiotiques est des plus vastes, il est contradictoire et pluriel. Les tons grisâtres, laiteux et flous nous rappellent les débuts de ce médium, le brouillard fantomatique des anciennes daguerréotypies. Or, le noir et blanc représente aussi le factuel et le documentaire, l'élégance distinguée ou – comme ici – une contre-culture punk qui s'oppose au paraître, aux images criardes et à l'ambiance feutrée et coincée des salles de concerts classiques. C'est une culture de la modestie, du provisoire, de l'autonomie et de la liberté, de la réduction, de l'intimité, du sordide et de l'occulte. Mais en cela aussi, elle est inconstante et pleine de ruptures. Car dès que le photographe quitte l'espace intérieur pour sortir dans la rue, ses tableaux prennent tout leur éclat. Ils deviennent même festifs, solaires, clairs, lumineux. La pénombre du caveau fait place à la lumière du grand jour! Avec en arrière-plan, la vieille ville de Bienne avec ses escaliers, ses colonnes et arcades, à croire qu'on est devant une gravure de Piranesi. Certaines images me rappellent celles de la photographe suisse Catherine Ceresole qui avait photographié l'underground musical new-yorkais des années 80 et 90. Mais les photos de Mischa Dickerhof sont plus intimes, plus voilées, plus mystérieuses.

